

Olga Lossky



DENOËL



Risque zéro

DU MÊME AUTEUR

- Requiem pour un clou*, Gallimard, 2004
Vers le jour sans déclin : une vie d'Elisabeth Behr-Sigel,
Éditions du Cerf, 2007
La Révolution des cierges, Gallimard, 2010
La Maison Zeidawi, Denoël, 2014
Le Revers de la médaille, Denoël, 2016

Olga Lossky

Risque zéro

roman

DENOËL

© *Éditions Denoël*, 2019

Couverture : Couverture : Studio Denoël

Illustration : © Kate Forrester

À mes enfants, Catherine, Anissia, Grégoire

« La vie est l'ensemble des fonctions qui résistent à la mort. »

X. BICHAT, *Recherches physiologiques sur la vie et sur la mort.*

« Dans l'autre qui change, si j'aime aussi ce changement, je pressens celui ou celle qui ne change pas. Je pressens son icône, sa vocation, comme si Dieu m'associait à l'amour qu'il a pour lui, pour elle, de toute éternité, à cet appel que de toute éternité il lui adresse. Alors l'autre, pour moi, existe non seulement dans le temps de la mort et de la discontinuité, mais aussi dans le temps ressuscité où l'on mûrit comme un étrange fruit d'immortalité. »

O. CLÉMENT, *Corps de mort et de gloire.*

MONDE UN

« Cent cinquante battements/minute »

Nuit de garde à vue

Le policier arborait deux fines moustaches qui retombaient aux commissures et Agnès trouva qu'il ressemblait à un esturgeon. Elle en avait vu de beaux spécimens la semaine passée, à l'aquarium, en compagnie de Joumana. De telles moustaches la confortaient dans l'idée que tout ceci n'était qu'une plaisanterie. L'homme en uniforme réitéra néanmoins son ordre avec un rien d'impatience.

— Enlevez vos affaires et mettez-les dans le casier. Chaussures, montre, bijoux, soutien-gorge, ceinture, récitait-il.

Agnès s'exécuta. Elle aurait pu se croire encore au vestiaire de l'hôpital, en train de troquer ses vêtements contre un pyjama de bloc.

— Et mes chaussettes ?

La question était destinée à détendre l'atmosphère, mais l'homme lui tendit sans ciller des surchaussures en gaze bleue.

— Vous pouvez les garder. Plus rien dans les poches ?

En grattant bien, Agnès finit par sortir quelques

centimes oubliés, qu'elle avait dû glisser là avec l'intention de les donner à Joumana pour jouer à la marchande.

— Passez le portique.

Une sonnerie aiguë retentit, lui enjoignant de faire demi-tour.

— Pas de ceinture ? interrogea l'homme.

Agnès fit non de la tête. Le policier appuya sur un bouton du combiné accroché à la poche revolver de sa chemise.

— Manon, tu peux venir au portique pour une fouille au corps, s'il te plaît ?

— Ne cherchez pas, c'est la puce qui sonne, expliqua Agnès en brandissant sa main. Elle interfère avec le champ électromagnétique.

Circonspect, l'homme pencha ses moustaches sur le carré de peau entre la base du pouce et de l'index.

— Alors c'est ça, une plume d'ange ? On voit pas grand-chose... La dame sonne, expliqua-t-il ensuite à la dénommée Manon. Elle dit qu'elle a une puce.

— Il faut croire que oui, constata la policière après une brève palpation qui ne donna rien. Vous avez un certificat, quelque chose ?

— Sur mon téléphone, répondit Agnès en tendant le bras vers le casier que l'homme avait refermé.

En quelques mouvements du pouce sur l'écran de son multiphone, elle montra aux deux policiers son attestation d'abonnement Providence et sa carte de puce RFID.

— La grande classe ! remarqua la policière, envieuse. Mais je vous préviens, ici, c'est plutôt la grosse crasse...

Agnès replaça avec regret son multiphone dans le ves-

tiaire. Il arrivait au bout de son autonomie et ce n'était pas au fond d'un casier que la batterie solaire allait pouvoir faire le plein.

Une fois passé le portique de détection, le policier-esturgeon louvoya dans un dédale d'escaliers et de couloirs, ponctués d'imposantes grilles auxquelles il présentait chaque fois son badge.

— On est au sous-sol ? demanda Agnès qui ressentait le besoin urgent d'engager la conversation.

— Est-ce que j'ai l'air d'un guide touristique ? bougonna l'homme.

Il lui indiqua un réduit qui méritait tout juste le nom de pièce. À peine la moitié d'un box des urgences, mesura Agnès du regard. Elle comprit qu'elle était arrivée chez elle pour les vingt-quatre prochaines heures.

— Il y a une caméra de surveillance, dit le gardien en désignant l'œil de verre au-dessus de la porte vitrée.

— Ah, c'est moderne...

Elle avait perdu l'espoir d'imprimer un semblant de sourire à la moustache tombante.

— Si vous voulez utiliser les commodités, faut faire signe.

Sur ces paroles d'encouragement, le policier invita sa prisonnière à pénétrer dans les lieux d'une pression ferme entre les omoplates. Après quoi, il joua une partition de cliquetis et de chaînes sur la porte close.

L'inventaire des lieux fut bouclé d'un regard. Un banc de béton encastré dans le mur supportait un matelas orange guère plus épais qu'une feuille de papier et constellé d'auréoles douteuses. Le tout éclaboussé d'une lumière crue provenant d'un néon à l'abri derrière sa grille. En tendant les bras, on pouvait toucher simultanément les murs opposés de la cellule. Agnès n'en menait pas large.

*

Sans oser s'asseoir sur le matelas, elle tâcha de se remémorer le moment où les choses s'étaient mises à dérailler. Une heure plus tôt, elle s'apprêtait à quitter la maison pour aller chercher Joumana à l'école. La sonnerie de l'interphone extérieur avait retenti, déclenchant les aboiements de Janicot, et deux visages inconnus apparurent dans le petit écran, auxquels Agnès ne prit même pas la peine de jeter un œil. Elle était trop pressée d'arriver à l'école. Elle se voyait déjà grimper l'escalier qui menait à l'étage des maternelles, agiter la main en direction de la vitre teintée derrière laquelle, elle le savait, Joumana la guettait. L'imminence des retrouvailles avec la fillette reléguait le reste dans l'oubli.

C'était l'avantage de la garde hebdomadaire à laquelle elle était contrainte : le lendemain, après avoir somnolé par intermittence une partie de sa journée de repos, Agnès pouvait s'offrir le luxe d'être à seize heures devant l'école de sa cadette. Voir l'enfant s'élancer avec un cri de joie entre les tables pour atterrir dans ses bras affranchissait l'anesthésiste de toute fatigue. Le sentiment rare d'être pleinement là où il

fallait l'envahissait alors. Aussi les deux messieurs qui s'encadraient dans l'écran de l'interphone pouvaient bien passer leur chemin. Agnès anticipait la caresse des boucles de Joumana sur son visage, l'odeur de miel de ses pommettes.

En sortant de l'impasse, elle eut à peine un regard pour les policiers plantés derrière la grille. Ils l'interpellèrent alors qu'elle pénétrait en pensée dans la cour de récréation.

— Madame Agnès Carmini ?

Elle aurait dû hausser les épaules et marmonner un « connais pas », mais la dissimulation n'était pas son fort. On lui avait inculqué le respect inconditionnel de la vérité, même lorsque celle-ci n'arrangeait pas ses affaires. Aurait-elle acquiescé si elle avait soupçonné la pente sur laquelle ce simple « oui » allait la précipiter ?

— Vous êtes en état d'arrestation, déclara le policier. Vous êtes accusée de complicité d'homicide involontaire, suite au manquement à une obligation de prudence imposée par la loi, lut-il sur son écran.

Agnès émit un petit sifflement et toisa l'homme.

— Rien que ça ! Vous êtes gentils, mais ma fille m'attend à l'école, là, et je suis en retard...

— La loi vous autorise à passer un coup de téléphone pour signaler votre arrestation à un proche ou à votre employeur.

Agnès promena alternativement sur les deux hommes un regard charbonneux. Des bribes d'images de la nuit passée lui revenaient. La patiente polytraumatisée, Akim...

— Vous m'excuserez, mais... j'ai beau chercher, je ne

vois pas qui j'ai pu tuer ces derniers jours. Alors si vous pouviez avoir la gentillesse de m'expliquer...

— On ne peut rien vous dire de plus. On est seulement là pour rendre la garde à vue effective. Je vous conseille de faire usage de votre droit d'appel téléphonique maintenant.

Agnès comprit alors que les policiers avaient l'intention on ne peut plus ferme de l'embarquer. Elle saisit son multi-phone et prononça le nom de Victorien. « Pourvu qu'il soit sorti de sa réunion... » Son cœur suivait le crescendo des sonneries, qui lui semblaient de plus en plus longues et plaintives. La voix enjouée de son mari l'invita bientôt à laisser un message — agréable de préférence, comme un virement consécutif ou des vacances à la mer. Il ne la croirait jamais. Elle-même ne revenait pas de ce qu'elle était en train de lui dire.

— ... il y a deux policiers qui sont venus me chercher à la grille de l'immeuble. Une histoire de bloc, mais rien de grave. Tout sera vite éclairci. Ne t'inquiète pas, ne t'inquiète surtout pas... Par contre, fonce à l'école ! Joumana attend ! Préviens la loge dès que tu as ce message, je n'ai le droit d'appeler personne d'autre !

Elle eut alors une prise de conscience subite, de celles qui vous prenaient jadis en plein trottoir, lorsque vous réalisiez que vous aviez quitté votre domicile sans éteindre le feu sous la casserole.

— ... et dépêche-toi de rentrer à la maison ! J'ai enfermé Janicot dans la buanderie en croyant que j'allais revenir dans dix minutes. Ça va être un massacre si tu traînes trop !

Elle mit fin au message sur cette note abrupte.

— Janicot, c'est mon chien, crut-elle bon d'expliquer aux deux hommes qui l'avaient écoutée monologuer.

Le policier tendit la main.

— Votre téléphone, s'il vous plaît.

Une fois dépossédée de l'appareil à l'écran fendu, Agnès prit place dans le véhicule tricolore.

Elle regarda par la fenêtre son quartier s'éloigner à vive allure. Dans sa tête continuait de se dérouler l'itinéraire qui aurait dû être le sien. Elle avait beau ouvrir les bras pour s'imaginer y accueillir Joumana, elle ne rencontrait que le genou du policier assis à côté d'elle. La fillette devait à présent se trouver seule sur le banc des retardataires et cette pensée donna un tour de vis supplémentaire à la gorge d'Agnès.

*

Elle finit par poser la pointe des fessiers sur le matelas orange et contempla ce paradoxe : sous la clarté du néon et malgré l'immobilité oppressante des lieux, il était en train de se passer *quelque chose*. Quelque chose de pas très agréable, qui l'avait soudain projetée hors du trot habituel de sa routine. À vrai dire, la chose s'était même déjà passée et elle comprit qu'elle avait tout intérêt, durant ces heures de méditation sous le regard globuleux de la caméra, à se rappeler, avec autant de précision que possible, quand.

Les hasards du logiciel de planification avaient voulu que, la nuit précédente, elle fût de garde avec Akim. C'était là un sujet constant de débat, entre elle et Victorien, savoir

si l'on pouvait dire que les choses arrivaient *par hasard*. Agnès défendait l'idée selon laquelle les événements pouvaient révéler la trame d'un sens supérieur. « Absurde ! balayait son mari. La preuve, c'est qu'aujourd'hui, la plupart de nos comportements nous sont dictés à l'avance par des algorithmes. Tu ne veux pas entendre parler de "Bubble Plan", mais je peux te dire que ça t'organise une journée au millimètre, sans le moindre contretemps désagréable. Après, le sens, c'est à toi de l'inventer... Tout dépend des activités que tu choisis pour remplir ta grille. »

Il n'empêche que si le logiciel lui avait attribué Costier, le chef de service, pour compagnon de nuit, les événements auraient pris une autre tournure. Fallait-il en vouloir à la machine ? En prenant connaissance de son planning, Agnès lui en avait été plutôt reconnaissante. Autant la perspective d'une garde avec Costier lui mettait le moral dans les surchauffes, autant la vue de son nom accolé à celui d'Akim Benarka la remplissait d'entrain.

Les nuits au bloc avec Akim étaient des bolées d'air, une échappée loin de l'ambiance plombée de l'hôpital. Là où Costier se faisait toujours attendre et arrivait une fois le malade endormi, toisant ses collègues d'un air de général effectuant la revue des troupes, Agnès voyait souvent Benarka la rejoindre alors que le patient était encore éveillé, désamorçant l'inquiétude de ce dernier par quelques propos amicaux.

Akim conservait une bonhomie qui tranchait avec le ton général du service, chauffé à blanc par les nouvelles coupes budgétaires. Le chirurgien intervenait en tant que presta-

Au milieu du ^{xxi}^e siècle, Providence a révolutionné le suivi médical grâce à la « plume d'ange », une puce sous-cutanée qui contrôle la santé et l'environnement de ses adhérents en temps réel. Son objectif : le risque zéro. Agnès Carmini vit dans ce monde millimétré, où repas et temps de sommeil sont dictés par les logiciels. Victorien, son mari, a beau être l'un des concepteurs du projet, elle ne parvient pas à se satisfaire pleinement de ce système, dont la régularité apaise pourtant ses angoisses. Agnès continue d'exercer comme anesthésiste à l'hôpital public, un des derniers bastions à refuser la médecine numérique, et se ressourçe dans la hutte en paille de ses grands-parents, qui ont choisi un mode de vie autarcique.

Tout bascule le jour où une adhérente Providence meurt au bloc. Agnès est accusée de négligence tandis que l'opinion publique s'émeut. Le risque zéro ne serait-il qu'un mythe ou, pire, un simple argument de vente ? Que fait donc l'épouse d'un dirigeant de Providence dans ce service de médecine traditionnelle, loin des innovations prônées par la prestigieuse entreprise ? La tornade médiatique va contraindre Agnès à faire voler en éclats les contours de son existence programmée.

Après *Requiem pour un clou* (Gallimard, 2004), *La Révolution des cierges* (Gallimard, 2010), *La Maison Zeidawi* (Denoël, 2014) et *Le Revers de la médaille* (Denoël, 2016), *Risque zéro* est le cinquième roman d'Olga Lossky.



Risque zéro
Olga Lossky

Cette édition électronique du livre
Risque zéro de Olga Lossky
a été réalisée le 18 janvier 2019 par les Éditions Gallimard.
Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782207141762 – Numéro d'édition : 333062).
Code Sodis : N96481 – ISBN : 9782207141793.
Numéro d'édition : 333065.